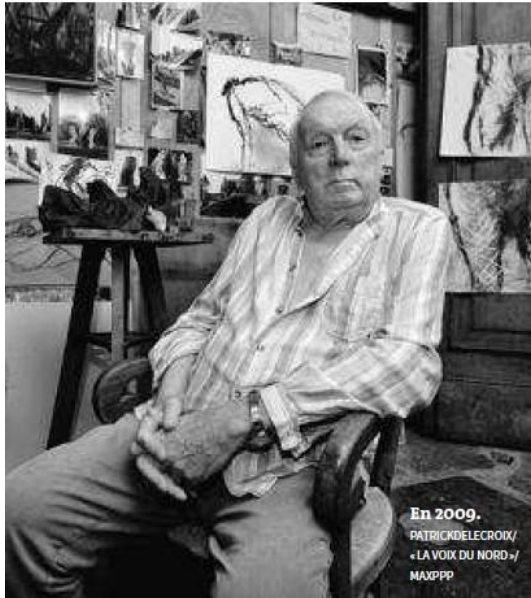


Eugène Dodeigne. Sculpteur.



Une de ses œuvres, installée depuis 1999 au jardin des Tuileries à Paris, est intitulée *Force et tendresse*. Voilà qui pourrait résumer le caractère du sculpteur français Eugène Dodeigne, mort jeudi 24 décembre près de Bondues, dans le Nord, à 92 ans. " *Le Nord vient de perdre l'un de ses derniers géants* ", a déploré Martine Aubry, maire de Lille. L'art aussi. L'homme était discret, " taiseux " même : on se souvient d'une visite à son atelier – au lieu-dit du Pot-de-Fer –, en compagnie d'un de ses galeristes, le regretté Henri Bussièrre. Accueillant, sympathique, il avait immédiatement orienté la conversation non sur son œuvre, mais sur celle de son ami et

presque voisin, le peintre Eugène Leroy. Sur la sienne, pas un mot. Il avait toutefois bien voulu montrer les dessins que, des années durant, il alla croquer des danseurs en action au Ballet du Nord, quand l'hiver devenait trop rigoureux pour qu'il puisse travailler chez lui. Car ses œuvres monumentales étaient sculptées à l'extérieur : on avait été ainsi frappé par la manière dont il travaillait, débitant la dure pierre de Soignies à la disqureuse à diamants, un engin dangereux qu'il manipulait comme d'autres la spatule : un des derniers grands sculpteurs à oser la taille directe, usant d'outils capables de le mutiler à la moindre maladresse.

Remarqué très vite

C'est qu'il avait été très tôt à rude et bonne école : né le 27 juillet 1923 à Rouvrex, près de Liège, en Belgique, il fut initié au métier dès l'âge de 13 ans par son père, lequel sculptait des monuments funéraires. Il suivit ensuite des cours de dessin et de modelage à Tourcoing, puis à l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Paris (il est reçu premier au concours d'admission en 1943), dans l'atelier de Marcel Gimond. Il y obtiendra les premiers prix de dessin et de modelage. Sur les mêmes bancs qu'un jeune Marseillais, plutôt cancre celui-là, nommé César... Il se marie, et le couple voyage en France, à bicyclette, avant de s'installer un temps à Vézelay (Yonne). Un séjour dont il ne parlait guère plus que du reste, mais qui put avoir son importance : il y baignait dans l'exemple de certains des meilleurs tailleurs de pierre de tous les temps, les sculpteurs romans.

Pourtant, à ses débuts, il privilégia l'usage du bois, n'optant pour la fameuse pierre gris-bleu de Soignies qu'en 1955 (il usera aussi de la pierre de Massangis qui oscille entre le beige et le jaune clair, le marbre blanc de Carrare ou la lave d'Auvergne). Sa première exposition personnelle à lieu à Lille, en 1953, dans la mythique galerie de Marcel Evrard. A cette époque, et peut-être sous l'influence de Brancusi, il privilégia les volumes lisses et tendus. Les collectionneurs locaux, qui furent dans ces années parmi les plus fins du monde, le remarquent très tôt, à

commencer par Jean Masurel, dont les collections seront à l'origine du Musée de Villeneuve-d'Ascq. Durant tout ce temps, il continue de pratiquer le dessin, qu'il enseigne aussi, à Roubaix et à l'Institut Saint-Luc de Tournai, en Belgique.

Vers 1960, il décide de taper dans le caillou plutôt que de le polir. Une période s'ouvre, dite de " pierre éclatée ", avec une facture qui deviendra caractéristique de son œuvre, laissant apparente la trace des outils ayant servi à débiter le bloc.

Malgré le soutien de grands marchands comme Claude Bernard, Pierre Loeb, la galerie Jeanne-Bucher, et plus récemment Jean-Brolly à Paris, malgré sa présence dans certains des plus grands musées du monde, ceux d'Anvers (Belgique), d'Utrecht (Pays-Bas), ou de Grenoble, sans oublier le Kröller-Müller d'Otterlo (Pays-Bas), une exposition au Musée Rodin en 1988 et son élection à l'Académie des beaux-arts en 1999, au fauteuil d'Étienne-Martin, l'œuvre de Dodeigne reste à découvrir.

Ses peintures notamment, qui n'ont été montrées que très récemment, en 2013, au Musée de Saint-Amand-les-Eaux (Nord). Et si ses œuvres monumentales sont désormais bien connues, ses travaux plus intimes demandent aussi à être de nouveau exposés. Inscrits dans la lignée d'une Germaine Richier ou d'un Alberto Giacometti, ils dégagent une spiritualité intense, une énergie rare et suscitent une émotion dont l'art d'aujourd'hui peine à retrouver l'essence.

Harry Bellet

© Le Monde

www.sculpture1940.com